

# James Sallis

## Cripple Creek

thriller



Extrait de la publication

folio  
policier



James Sallis

# Cripple Creek

Une enquête de John Turner

*Traduit de l'américain  
par Stéphanie Estournet et Sean Seago*

Gallimard

Extrait de la publication

*Titre original :*  
CRIPPLE CREEK

© *James Sallis, 2005.*  
*Original publishers : Walker & Company, New York.*  
© *Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Poète, traducteur, essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux*. *Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, a inauguré une trilogie poursuivie par *Cripple Creek* et *Salt River*, et mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Mississippi. Tous ces romans ont paru aux Éditions Gallimard.



*À mon frère John  
et à ma sœur bien-aimée Jerry —  
en souvenir de notre quête de nourriture  
quelque part près de l'endroit où vit Turner*



« The blood was a-running  
And I was running too... »

CHARLIE POOLE  
AND THE NORTH  
CAROLINA RAMBLERS



## Chapitre 1

J'étais monté à Marvell, livrer un prisonnier. Rien d'extraordinaire : un type que j'avais arrêté pour conduite dangereuse et dont le permis, lorsque je le communiquai au fichier, me revint avec une ribambelle de condamnations de par là-haut, et comme j'avais à la fois le goût de la solitude et une préférence pour la conduite de nuit, et pas grand-chose sur le feu à la maison, j'avais pris mon temps pour rentrer. À présent, j'étais affamé. Tout le long de la County Road 51, je pensais au porc salé que ma mère faisait frire pour le dîner, à l'écureuil et sa sauce marron, au poisson-chat roulé dans des galettes de blé. Alors que je tournais dans Cherry Street, passant en revue le Jay's Diner, le drugstore et le bazar Manny-Tout-Pour-Rien, le supermarché A&P, l'église baptiste et la station Gulf, un vieux blues me revint en tête. Le type chante qu'il a faim, qu'il n'arrive pas à penser à autre chose qu'à manger : *J'entendis la voix d'une côte de porc qui disait : viens à moi et trouve la paix.*

La côte de porc, ou son avatar, me murmurait à l'oreille lorsque je me rangeai devant l'hôtel de ville. Le pick-up de Don Lee et la jeep étaient là. Notre moitié du bâtiment était éclairée. La seule source de lumière sur Main Street, si ce n'était les ampoules à basse tension des magasins exigées par les assurances. En fait, je ne m'attendais pas à trouver le bureau ouvert. Souvent la nuit, si l'un de nous n'y est pas ou si nous sommes tous les deux sur une affaire, nous le laissons sans surveillance. Les appels sont renvoyés sur nos numéros personnels.

À l'intérieur, Don Lee était assis au bureau, baigné de son habituelle flaque de lumière.

« Tout va bien ? demandai-je.

— C'est calme. Vers vingt-trois heures, j'ai dû interrompre la soirée arrosée des mômes du lycée.

— Comment se sont-ils procuré la bière ? Par Jimmy Ray ?

— Qui d'autre ? »

Jimmy Ray était un type simplet qui vivait dans un garage derrière chez la vieille Miss Shaughnessy. Les gosses savaient qu'il achèterait de la bière pour eux s'ils lui donnaient un ou deux dollars. Nous avions demandé aux magasins locaux de ne pas lui en vendre. Parfois cela fonctionnait, parfois non.

« Tu as eu mon message ?

— Ouais, June me l'a transmis. Tu as fait bon voyage ?

— Oui. Je pensais pas te trouver ici.

— Moi non plus, mais nous avons un invité. »  
Ce qui signifiait que l'une de nos deux cellules était

occupée. C'était suffisamment rare pour me surprendre.

« C'est vraiment pas grand-chose. Vers minuit, après avoir calmé les mômes, j'ai fait un rapide tour en ville, et j'étais sur le point de rentrer à la maison quand une Mustang rouge est passée devant moi à pleine blinde. Devait être à plus de quatre-vingts. Alors je fais demi-tour. Il a le plafonnier allumé et il tient le volant d'une main, la carte dans l'autre. Il regarde un coup la carte, un coup la route.

« Je lui colle au train et j'allume le gyro, mais c'est comme s'il ne me voyait pas. Il a déjà traversé la moitié de la ville. Alors je mets la sirène — as-tu la moindre idée de la dernière fois que j'ai utilisé la sirène ? J'étais même étonné de réussir à remettre la main dessus. Je l'ai fait toussoter un peu, mais c'est comme avec le gyrophare, on dirait que le type n'entend rien. C'est à ce moment-là que j'ai mis le paquet : gyro, sirène, la totale.

« “Il y a un problème, officier ?” demande-t-il. Je suis probablement en train de me faire des idées mais son grognement ressemble beaucoup à celui de la Mustang. Je lui dis de couper son moteur, ce qu'il fait. Il me tend son permis et sa carte grise quand je les lui demande. “Ouais, je suppose que je roulais trop vite. J'ai à faire ailleurs, voyez ce que j'veux dire...”

« J'interroge le fichier, et l'État n'a rien sur lui. Je me dis que je vais juste lui remplir sa contravention, pas la peine d'aller plus loin, ce sera de la menue monnaie pour un type sapé comme lui, dans

sa Mustang de collection, pas vrai ? Mais lorsque je lui donne le PV, il commence à ouvrir sa portière. “Remontez dans la voiture, s’il vous plaît, monsieur”, je lui demande. Mais rien à faire. Et les invectives commencent à pleuvoir.

« “Il n’y a aucune raison pour que tout ceci dégénère, monsieur”, je lui dis. “Remontez dans votre voiture, s’il vous plaît. Ce n’est qu’une contravention.”

« Il fait un ou deux pas vers moi. Il a le regard de quelqu’un qui est resté éveillé bien au-delà de ses limites naturelles. Drogué ? Je ne sais pas. Alcool, ça oui — rien qu’à l’odeur. Il y a une sympathique petite bouteille de Jack Daniel’s sur le plancher de la voiture.

« Il fait un autre pas dans ma direction, tout en me disant que je ne sais pas à qui j’ai affaire, et ses poings sont serrés. Je le cueille au creux des genoux avec ma matraque. Une fois au sol, je lui passe les menottes.

— Et tu appelles ça calme ?

— Rien qu’on n’ait pas déjà vu cent fois.

— Exact... Tu lui as donné quelque chose à manger ? »

Don Lee acquiesça. « Le snack était fermé, bien sûr, le gril éteint. Gillie y était encore, à faire le ménage. Il a fait des sandwiches et les a apportés.

— Et ton gus a eu son coup de fil ?

— Il l’a eu.

— Tu n’aurais rien à manger, des fois ?

— Figure-toi que si. Un sandwich que Patty Ann

m'a emballé il y a quoi, dix ou douze heures ? Il est à toi si tu le veux. Patty Ann fait le meilleur pain de viande du monde. » Patty Ann, à savoir sa nouvelle épouse. Lisa, avec qui il s'était marié des mois avant mon apparition, s'était depuis longtemps envolée. Lonnie disait toujours que Don Lee pouvait, au premier coup d'œil, repérer parmi cent gamins celui qui avait jeté un pétard dans les toilettes de Hudson Field mais qu'il ne pouvait pas mettre la main sur une femme bien, même si sa vie en dépendait. Il y était cependant parvenu cette fois-ci, apparemment.

Don Lee sortit le sandwich de notre mini-réfrigérateur et mit du café en route. Le sandwich était emballé dans du papier gras, une tranche de pickle doux niché entre ses miches.

« Comment avancent les travaux de la maison de Val ? demanda-t-il.

— Elle a déjà fini trois pièces. Donne à cette femme un rabot, un ciseau à bois et un marteau, et elle te restaure tout ce que tu veux. Hier on a commencé à poncer le plancher d'une des pièces de derrière. On est venus à bout de quatre ou cinq couches de peinture avant de découvrir du lino. "Il y a un plancher quelque part là-dessous !" hurle Val, et elle commence à tout arracher. Parfois, c'est comme si on faisait des fouilles archéologiques, tu vois ? Super, le sandwich.

— Toujours.

— Eldon Brown passe de temps en temps pour filer un coup de main. Il dit que ça le détend. Il amène toujours sa vieille Gibson. Toute déglinguée. Lui et

Val font des pauses, assis sur le porche à jouer des airs pour violon et de vieilles chansons des montagnes. »

Don Lee nous versa à tous deux du café.

« En parlant de ça, dis-je, j'ai remarqué quand j'étais dehors à quel point cet endroit aurait besoin d'une bonne couche de peinture. »

Don Lee hocha la tête, feignant la commisération. « Les bonnes idées du milieu de la nuit. »

Du matin tôt, en fait, mais il n'avait pas tort. C'était toujours mieux que d'écouter la voix de la côte de porc.

« On est aussi en retard sur la révision du Chariot. »

Le Chariot, c'était la jeep, que nous utilisions tous deux mais que nous considérions toujours comme la propriété de Lonnie Bates. Lonnie s'était fait tirer dessus il y avait un moment déjà, et était en arrêt maladie. Lorsque le conseil municipal était venu me demander de prendre sa place, je leur avais dit qu'ils se trompaient de bonhomme. « Vous vous trompez de bonhomme, bande d'idiots », c'est ce que je leur avais dit. Plutôt gracieusement, ils avaient choisi d'ignorer mon sens inné de la répartie et de procéder à la nomination de Don Lee en tant que shérif en titre. Il avait ça dans le sang — exactement comme je l'avais dit. Je n'avais jamais vu d'homme plus fait pour servir la loi\*. « J'accepte temporairement de servir sous ses ordres et d'être son adjoint », avais-je dit aux membres du conseil municipal. Le

\* Voir *Bois mort*, Folio Policier, n° 567.

hic, c'est que Lonnie avait découvert qu'il aimait sa liberté, être à la maison avec sa famille, pouvoir aller pêcher en pleine journée si l'envie lui en prenait, faire des heures de sieste, regarder les séries judiciaires et les rediffusions d'Andy Griffith ou *Bonanza* à la télé. Il y avait maintenant un an que durait cet arrangement et le mot « temporaire » avait acquis une signification nouvelle.

Des phares cinglèrent les fenêtres donnant sur la rue.

« C'est Sonny. Il était chez sa mère pour son anniversaire tantôt. Pas pu se libérer avant pour tracter la Mustang. »

Nous sortîmes remercier Sonny et signer le bordereau. Probable qu'il allait devoir attendre deux ou trois mois avant le paiement. Nous le savions. Il le savait aussi. Le conseil municipal et Sims, le maire, traînaient les pieds sans fin lorsqu'il s'agissait de signer des chèques. Afin de pouvoir simplement honorer les factures dont le paiement assurait la viabilité de la ville, salaires, électricité et ainsi de suite, la comptable de la municipalité enfouissait de l'argent sur des comptes secrets. Personne ne parlait de ça non plus, bien que tout le monde fût au courant.

« Ça va peut-être prendre un moment avant que tu aies ton argent, lui dis-je en lui repassant le porte-document.

— Pas de problème », répondit Sonny. Depuis un an que je le connaissais, je ne l'avais jamais entendu dire grand-chose de plus. « Je viens de faire le plein à la pompe. — Pas de problème. » « La jeep tire à

droite, tu crois que tu peux y jeter un œil ? — Pas de problème. »

Les feux arrière de Sonny s'estompèrent tandis qu'il regagnait la station Gulf pour troquer la dépanneuse contre sa Honda. Don Lee et moi-même nous tenions à côté de la Mustang. L'éclairage public la faisait passer du rouge à un mauve maladif.

« Tu l'as inspectée sur place, non ? demandai-je.

— Pas vraiment. J'avais déjà fort à faire avec notre ami Junior là-dedans. Pas comme si lui ou la voiture allaient aller où que ce soit. »

Don Lee tira les clés de la poche de sa chemise en polyester kaki.

Dans la voiture, qui empestait l'after-shave au patchouli et la sueur, il y avait une demi-bouteille de Jack Daniel's, une carte routière froissée comme une tente mal montée sur le siège du passager, au plancher une édition de poche d'un Elmore Leonard à la couverture arrachée, quelques chemises, des pantalons de rechange et un blouson de sport en pied-de-poule pendus au crochet de la banquette arrière, un baise-en-ville contenant des affaires de toilette, du linge propre, une demi-douzaine de paires de chaussettes identiques dans les bleus sombres, quelques cravates roulées.

Dans le coffre, un sac de sport en nylon qui renfermait deux cent mille dollars et des poussières.

## *Chapitre 2*

Deux jours plus tôt, j'étais assis sur ma véranda avec les restes d'un ragoût de lapin. Pas que je chasse, mais mon voisin Nathan, si. Nathan vivait dans une cabane sur les hauteurs depuis plus de soixante ans. Tout le monde disait que celui qui posait un pied sur ses terres devait s'attendre à prendre une volée de chevrotines. Mais à peine avais-je emménagé qu'il était passé avec une bouteille maison. Nous nous l'étions partagée en silence ici même, et depuis, toutes les deux ou trois semaines, Nathan débarque. Toujours avec une bouteille, parfois avec une paire d'écureuils si fraîchement tués qu'ils dégagent encore ce relent terreux et cuivré du sang, une poignée de cailles, un canard ou un lapin.

Lorsque j'étais enfant, certains membres de ma famille ressemblaient beaucoup à Nathan. On les voyait peut-être une ou deux fois l'an. Certains dimanches, on s'entassait tous dans la Dodge aux tons vert et crème avec ses pare-soleil de plastique vert au-dessus du pare-brise et sur les vitres latérales. On par-

courait les étroites nationales qui débouchaient sur des routes bitumées flanquées de part et d'autre de champs de coton, leurs graines blanches et étonnantes comme du pop-corn, un biplan plongeait parfois pour pulvériser une double canonnade d'insecticide ; puis le long de chemins de terre jusqu'à un débarcadère creusé d'ornières sur Madden Bay où patientaient pick-up et remorques à bateau, et d'où Louis ou Monty nous envoyaient un signe de la main et réduisaient le régime du hors-bord en approche, pour finalement le couper et, pagaie sous le bras, traçant des huit, ramenaient gentiment le bateau jusqu'à la rive.

À quelle liberté renonçait alors le bateau...

Louis ou Monty aussi, je crois.

Je ne savais jamais trop quoi leur dire. Ils étaient pleins de bonté, faisaient de leur mieux pour établir un rapport avec mon frère et moi, et prenaient soin de nous montrer leur affection, mais la simple vérité est qu'ils étaient aussi mal à l'aise avec nous qu'avec ces villes qui avaient surgi autour d'eux, cette cohorte de décisionnaires, d'éboueurs, de factures et de privilèges. J'ai le sentiment que Louis et Monty se sentaient peut-être plus de liens avec les perches et les brèmes qu'ils tiraient pantelantes de la baie, qu'avec Thomas et moi. Au plus profond d'eux-mêmes, mes oncles rêvaient d'avant-postes, de frontières, de forêts et de *badlands*<sup>1</sup>.

1. Nom provenant des colons français qui trouvaient que les terres qu'ils investissaient étaient mauvaises. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection La Noire*

LA MORT AURA TES YEUX, 1999.

*Les enquêtes de Lew Griffin*

LE FAUCHEUX, 1998.

PAPILLON DE NUIT, 2000.

LE FRELON NOIR, 2001.

L'ŒIL DU CRIQUET, 2003.

BLUEBOTTLE, 2005.

BÊTE À BON DIEU, 2005.

*Dans la collection Série Noire*

*Les enquêtes de John Turner*

SALT RIVER, 2010.

BOIS MORT, 2006, Folio Policier n° 567.

CRIPPLE CREEK, 2007, Folio Policier n° 585.

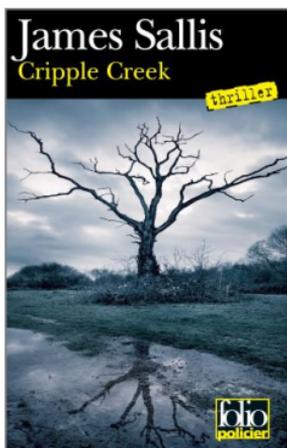
### *Aux Éditions Rivages*

*Dans la collection Rivages / Noir*

DRIVE, n° 613, 2006.

*Dans la collection Écrits noirs*

CHESTER HIMES : UNE VIE, 2002.



# Cripple Creek

## James Sallis

Cette édition électronique du livre  
*Cripple Creek* de James Sallis  
a été réalisée le 22 novembre 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070436644 - Numéro d'édition : 172248).

Code Sodis : N53392 - ISBN : 9782072475610

Numéro d'édition : 245444.